

prendre quoi que ce fût, et mon médecin, après une consultation avec un collègue, déclara ma situation excessivement compromise.

Depuis dix jours, je ne subsistais qu'au moyen d'un peu de grâce que je ne prenais qu'avec difficulté. Voyant l'impuissance de la science, qui avait épuisé sur moi tous les remèdes connus, et croyant sentir ma fin approcher, j'eus recours à sainte Anne, promettant, si j'étais guérie, de faire un pèlerinage à son sanctuaire vénéré, auquel je devais faire un don, et de publier ma guérison dans les *Annales*.

Le jour même où je fis cette promesse, mon état s'aggrava, et le lendemain matin, je demeurai trois heures sans connaissance, n'ayant plus que le souffle. Tous ceux qui m'entouraient me pensaient perdue sans retour, et n'avaient aucun doute sur ma fin prochaine.

Cependant, à peine avais-je recouvré ma connaissance, que je sentis les forces me revenir soudain : je demandai à manger, ce qui m'avait été impossible de faire depuis quatre semaines. Le lendemain, moi qu'on avait crue irrévocablement condamnée, je me levais ; six jours après, le 26 juillet, jour de la fête de sainte Anne, je pouvais moi-même préparer ma chambre pour recevoir la sainte communion, et le 15 août suivant, je me rendais au sanctuaire de la bonne sainte Anne, y accomplir mon pèlerinage de reconnaissance.

Depuis, je n'ai pas eu une seule rechute, mon enfant est né sans accident, et porte, en reconnaissance de la grande grâce faite à sa mère, le nom de Marie-Anne. Ayant été elle-même, ces jours-ci, prise d'un mal subit qui a semblé mettre ses jours en danger, j'ai eu de nouveau recours à la bonne sainte Anne, qu'on n'invoque jamais en vain, et mon enfant m'a été conservée.

Que ceux qui lisent ces lignes ouvrent donc les yeux et comprennent les grands bienfaits, les grâces étonnantes que la prière et la confiance nous font obtenir de cette grande sainte. Jamais savant, jamais